

1

LA COLONISATION

« FAIRE DE LA TERRE NEUVE »

1.1

L'occupation amérindienne

Des fouilles archéologiques menées dans la MRC d'Antoine-Labelle, plus au nord, et des artefacts trouvés dans la région, notamment au lac Monroe dans le parc du Mont-Tremblant, prouvent que le territoire a été occupé pendant des millénaires par de petits clans nomades de chasseurs-cueilleurs reliés au groupe culturel et linguistique des Algonquiens. Le nom du mont Tremblant dériverait lui-même d'une légende amérindienne selon laquelle la montagne était habitée par un manitou qui faisait trembler les lieux si quelqu'un osait en troubler la tranquillité.

1.2

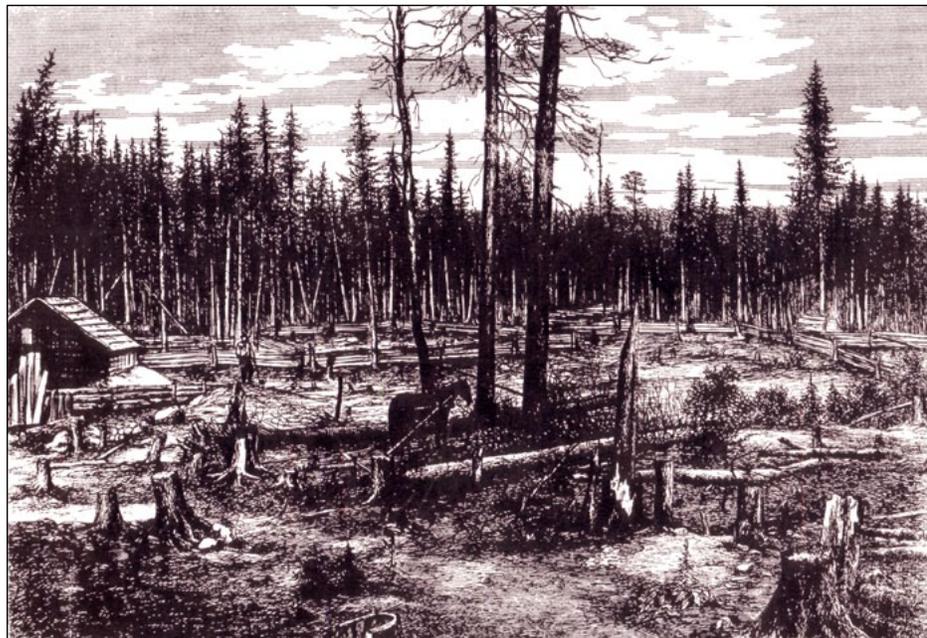
Premières coupes de bois et colonisation anglo-protestante

La rivière du Diable se jette dans les eaux de la rivière Rouge, elle-même tributaire de la rivière des Outaouais, où sont établis au XIX^e siècle de riches marchands de bois. C'est pour cette raison que les premiers Blancs qui pénètrent dans la vallée de la Diable à partir des années 1850 sont des bûcherons. Depuis l'Outaouais, ils remontent à pied la vallée de la Rouge pour gagner leur chantier, où ils coupent les pins blancs gigantesques qui couvrent le territoire. Mises à flotter sur les rivières jusqu'à l'Outaouais, les pièces de bois équarries y sont assemblées en immenses radeaux qui poursuivent leur descente jusqu'à la ville de Québec. Le bois de la Diable et de la Rouge est ensuite transporté par bateau jusqu'en Angleterre où il sert à la construction navale. À l'instigation d'un député fédéral de l'époque, quelques dizaines d'immigrants issus des îles britanniques suivent la marche des chantiers depuis l'Outaouais et s'implantent à partir de 1857 dans le canton Arundel et aux environs de l'actuel pont Prud'homme (pont couvert à la limite sud de Mont-Tremblant, le long de la route 327).

1.3

Le mouvement de colonisation du curé Labelle

C'est du nord de Montréal, toutefois, que viendront la plupart des colons fondateurs des actuelles municipalités de Ville de Mont-Tremblant, de Saint-Faustin—Lac-Carré et de Lac-Supérieur¹. Le mouvement de population qui a entraîné la création de ces localités tire lui-même son origine de « la grande hémorragie », autre flux migratoire d'une importance capitale dans l'histoire du Québec. En raison de multiples facteurs (croissance démographique, rareté des terres disponibles dans la vallée du Saint-Laurent, mauvaises récoltes, lenteur du processus d'industrialisation, etc.), un grand nombre de ceux qu'on appelle à l'époque les Canadiens français traversent la frontière pour aller travailler dans les manufactures de textile et de chaussures du nord-est des États-Unis. Pour la seule décennie de 1860 à 1870, on estime que 224 000 Québécois émigrent aux États-Unis, soit le double de la décennie précédente².



Faire reculer la forêt, un arbre à la fois : un établissement de colon pendant les premières années de défrichements. — Source : *L'Opinion publique*, 11 décembre 1879, Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Les dirigeants politiques et religieux de la province de Québec s'inquiètent grandement de cette émigration massive qui menace la survie de la nation. Pour Antoine Labelle, qui est nommé curé de Saint-Jérôme en 1868, la solution réside dans ces montagnes inhabitées qui s'étendent au nord-ouest de Sainte-Agathe-des-Monts : il faut coloniser ces terres, y ouvrir de nouvelles paroisses où les Canadiens français pourront s'adonner non seulement à l'agriculture, mais aussi au commerce et à l'industrie. S'emparer du sol, occuper le territoire, comme l'a fait précédemment Augustin-Norbert Morin³, qui a jeté les bases de la paroisse de Sainte-Adèle, fondée en 1852.

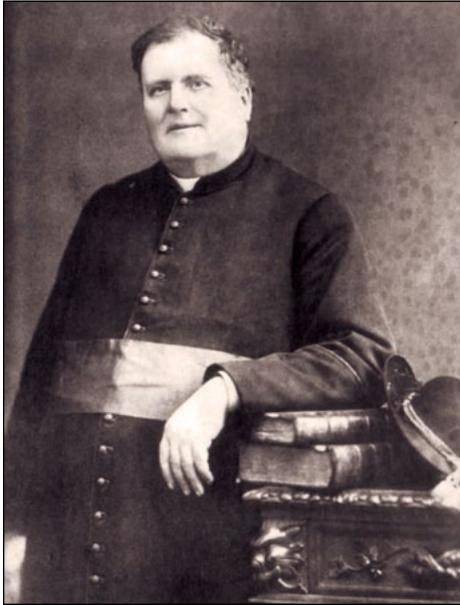
¹ Le découpage des municipalités et leur dénomination ont subi de nombreux changements au cours des années. L'annexe 1 « Évolution municipale de la région de Mont-Tremblant » ainsi que la carte qui l'accompagne éclairent les modifications dans le temps et dans l'espace de l'actuelle Ville de Mont-Tremblant.

² C'est ce mouvement migratoire vers le voisin américain qui a donné naissance à la locution populaire « un *mononcle* des États ». Dans chaque famille du Québec ou presque, il y avait un parent établi aux États-Unis et qui parfois rendait visite aux proches restés au pays. L'écrivain américain Jack Kerouac compte parmi les membres les plus célèbres de cette diaspora québécoise. De nombreux noms de famille américains sont des patronymes québécois transformés ou carrément traduits : par exemple, Loveall (Lavallée), Bebo (Bibeau), Shambo (Archambault) ou Greenwood (Boisvert).

³ Augustin-Norbert Morin (Saint-Michel de Bellechasse, 1803 – Sainte-Adèle, 1865). Avocat, juge, journaliste et homme politique.

1.4

Antoine Labelle (1833-1891) : un personnage plus grand que nature



Antoine Labelle, le « roi du Nord ». – Source : Évêché de Saint-Jérôme.

Aucun personnage historique des Laurentides n'est plus connu que le curé Labelle. La mémoire de celui qu'on surnommait « le roi du Nord » est honorée dans de nombreux toponymes, monuments et fresques murales (voir la section Repères), de même que dans l'œuvre télévisuelle de Claude-Henri Grignon, *Les Belles Histoires des Pays d'en haut*. Obsédé par son œuvre de colonisation et par son projet de chemin de fer, ce colosse de 136 kg (300 lb) déploie pendant un peu plus de 21 ans une énergie hors du commun pour arriver à ses fins. À pied, en canot, en voiture à cheval, il parcourt lui-même les forêts inhospitalières du Nord. En route, il plante une croix pour déterminer l'emplacement des futures églises, noyau des villages à venir; il observe la topographie, la qualité du sol, les cours d'eau⁴; il encourage les nouveaux colons. De retour à Saint-Jérôme, il harcèle littéralement les hommes politiques pour obtenir la construction des chemins de colonisation, l'arpentage de nouveaux cantons, des subsides pour ses colons, et surtout pour faire construire un chemin de fer entre Montréal et les cantons du Nord. On estime que l'action du curé Labelle a mené à la création d'une vingtaine de nouvelles paroisses entre Sainte-Agathe-des-Monts et Mont-Laurier. On lui doit aussi l'implantation du chemin de fer entre Montréal et Mont-Laurier, devenu en 1996 le parc linéaire du P'tit Train du Nord.

1.5

Dans les cantons Wolfe et De Salaberry

En octobre 1869, le nouveau curé de Saint-Jérôme demande à son vicaire d'accompagner une poignée de notables qui entreprennent une expédition de chasse dans les forêts sauvages « de la rivière au Diable », au nord-ouest de Sainte-Agathe-des-Monts. Le rapport du vicaire est enthousiaste : passé des montagnes abruptes⁵, on débouche peu à peu sur un plateau, arrosé par la rivière du Diable, qui serait assurément propice à l'agriculture. Le curé Labelle met aussitôt en branle son grand projet et obtient du gouvernement que l'on construise un chemin de colonisation entre Sainte-Agathe et les cantons⁶ Wolfe (aujourd'hui, le territoire de Saint-Faustin–Lac-Carré et de Lac-Supérieur) et De Salaberry (une partie des anciennes municipalités de la Ville et de la Paroisse de Saint-Jovite). Malgré les démarches et les prênes du curé Labelle, peu de colons

⁴ La présence de rapides ou d'une chute sur un cours d'eau indiquait qu'on pouvait éventuellement y aménager une scierie ou un moulin où les colons pourraient faire moudre leur grain. L'une des toutes premières scieries de Saint-Jovite était située sur le ruisseau Clair, dans le dernier quart de la promenade actuelle aménagée par la Ville de Mont-Tremblant.

⁵ Aujourd'hui, le secteur du Mont Blanc et le chemin des Lacs, à Saint-Faustin–Lac-Carré.

⁶ Le canton est une division cadastrale, elle-même morcelée en rangs et en lots de 100 acres. Voir la carte du canton De Salaberry reproduite dans le Cahier iconographique. Voir également *La vallée de la Diable : de la hache aux canons à neige*, p. 60, où est illustrée la progression chronologique de la concession des lots.

1.6

La vie quotidienne du colon et de sa famille

Les promoteurs et les défenseurs de la colonisation font valoir aux futurs colons qu'en s'établissant sur une terre qui un jour leur appartiendra, ils deviendront « des hommes libres », au lieu d'être enchaînés à une machine dans une manufacture, à la merci d'un patron. Ce discours passe sous silence les difficultés extrêmes vécues par les hommes et les femmes qui ont franchi la Repousse pour défricher la forêt. Travail physique éreintant, solitude, isolement géographique, malnutrition, conditions de logement minimales, le fléau des moustiques en été, les tempêtes de neige et le froid en hiver : c'est une vie de misère qui attend ceux et celles qui se lanceront dans l'aventure de la colonisation. Rares cependant sont les témoignages oraux transmis sur cette période. Une sorte de pudeur ou les vertus du silence et de l'abnégation inculquées par l'Église expliquent sans doute cette absence de récits dans la tradition orale. « *La misère, ça se conte pas* », disait l'aïeule d'un résident de Saint-Faustin-Lac-Carré.

C'est à pied le plus souvent que le colon arrive dans le territoire. Il choisit son lot, c'est-à-dire une terre de 100 acres (60 hectares) auprès de l'agent des terres, qui lui délivre son billet de location, document officiel dans lequel le colon s'engage à défricher et à cultiver 10 % de la superficie de son lot et à y bâtir une maison, contre un paiement total de 30 \$.

Commencent alors les défrichements. Un à un, avec pour outil une simple hache, le colon abat les arbres, les ébranche, les entasse. Il se sert des premiers troncs pour se construire un abri, simple cabane en rondins dépourvue de fenêtres. Son lit : un cadre de bois sur lequel il a déposé des branches de sapin. Sa nourriture : de la galette de sarrasin faite avec la farine qu'il a apportée, de la « soupe aux herbes », mélange d'eau et de plantes cueillies dans la forêt, des petits fruits, de la truite s'il a eu le temps et la chance d'en pêcher dans un ruisseau. Des nuées de moustiques le harcèlent jour et nuit. Après quelques semaines, si le temps est propice, il se lance dans les brûlis, opération délicate au cours de laquelle il brûle les tas de branchages et de troncs qu'il a coupés. S'il est marié, sa femme et les enfants le rejoignent. Une nouvelle étape est franchie quand sur cette terre hérissée de souches le colon passe une charrue rudimentaire et sème enfin des pois, de l'avoine ou du sarrasin.

Aux premières neiges, le colon quitte sa famille pour aller travailler dans les chantiers de coupes de bois. Restée seule avec ses enfants, la femme s'occupe de la maisonnée. À moins qu'il ne reste dans le bois pour faire la drave (c'est-à-dire le flottage du bois), le colon revient au printemps avec un peu d'argent liquide, avec lequel il achètera des produits de première nécessité : semences, outils, lard, voire une vache ou une poule. À force de travaux et de privations, les parcelles cultivées s'agrandissent, l'horizon de la forêt recule, les récoltes augmentent. La solitude et l'isolement

s'estompent avec l'arrivée de voisins, le développement du noyau villageois, l'aménagement de chemins. Un jour, le colon convie ses voisins à une corvée : avec des troncs qu'il a fait équarrir dans une scierie du village ou qu'il a lui-même taillés, il monte le carré d'une vraie maison, pourvue de planchers, de fenêtres, d'un poêle à bois, une maison dite « en pièce sur pièce ». Peu à peu, le colon devient un *habitant*.



Le village de Saint-Jovite, photographié en 1894, une vingtaine d'années après le début des défrichements. On remarque les clôtures, les roches qui parsèment les champs et, en face de l'église, les pierres tombales du premier cimetière. – Source : collection Aubin.

REPÈRES DANS LE TERRITOIRE

(voir également le cahier iconographique)

Note aux enseignants : Un astérisque indique que le repère physique (bâtiment, monument, œuvre d'art, etc.) se trouve dans un rayon d'un kilomètre du campus primaire de Mont-Tremblant.

Le cœur historique du centre-ville de Mont-Tremblant

- **L'église de la paroisse Saint-Jovite***. Commencée en 1887, la construction de cet édifice s'est achevée deux ans plus tard. Les pierres du corps principal provenaient de la carrière d'un colon fondateur, Amable Dufour. La nef a été allongée en 1950.
- **La statue du curé Labelle*** (entre l'église et le presbytère de la paroisse Saint-Jovite).
- **La fresque murale*** sur la façade du magasin Tigre géant, 945 rue de Saint-Jovite. Y sont représentés une famille de pionniers, l'abbé curé Samuel Ouimet, premier curé de la paroisse de Saint-Jovite (à gauche), ainsi que le curé Labelle (à droite).
- **La fresque murale*** située sur le mur du commerce La Rosée, 856 rue de Saint-Jovite. On y voit l'intérieur de l'ancienne pharmacie Grignon. Membre d'une célèbre famille de médecins et d'écrivains des Laurentides, le Dr Henri Grignon a exercé la médecine à Saint-Jovite jusqu'au milieu des années 1940. Née en 1927, sa fille Solange, qui habitait toujours Mont-Tremblant en 2015, est l'une des personnes interviewées dans le cadre de la série *Les voix de notre histoire* (voir les compléments audiovisuels de la section 2).
- **La fresque murale*** située rue Léonard, sur le mur est du supermarché Métro Mont-Tremblant, à l'intersection de la rue de Saint-Jovite. Cette fresque évoque plusieurs commerces, sites et activités de l'histoire locale.

Plusieurs maisons anciennes subsistent dans le centre-ville.

Signalons notamment :

- **La maison Barrette***, 837 rue de Saint-Jovite. Construite vers 1885, elle fut occupée par le notaire Pierre Abondius Barrette, qui fut également secrétaire-trésorier de la municipalité. C'est l'une des plus anciennes maisons de Mont-Tremblant.

- **La maison Linière-Grégoire***, 835 rue de Saint-Jovite, où se trouve actuellement la pâtisserie Le Montagnard, est un bel exemple du type d'architecture qui caractérisait la rue principale autrefois. La première partie de la maison fut probablement construite vers 1894 par le ferblantier-couvreur Linière Grégoire, le logis principal s'y ajoutant vers 1900. Les réunions du conseil municipal et de la commission scolaire de Saint-Jovite se tinrent à cet endroit pendant quelques années.
- **La maison Thibault***. Cette maison en pièce sur pièce sise au 510 de la rue Labelle montre la technique de construction typique des habitations au temps de la colonie. Arthur Buies, adjoint du curé Labelle, écrit en 1882 que la plupart des maisons du village de Saint-Jovite étaient construites de cette façon.
- En 1988, **l'ancienne gare de Saint-Jovite*** a été déplacée de son site original, le long du parc linéaire, et réaménagée au 855 de la rue de Saint-Jovite, où elle abrite depuis le restaurant Antipasto.

« Saint-Jovite Station »

Les environs de l'ancienne gare de Saint-Jovite, construite en 1893 à l'intersection de l'actuel parc linéaire et de la rue Labelle, se sont rapidement développés au cours des années suivantes pour former ce que la population appelait « Saint-Jovite Station ». La firme forestière G. H. Perley, propriétaire de concessions dans la vallée de la Rouge, y établit ses quartiers généraux. Au fil des années, les autres entreprises qui se succédèrent dans la région (la Riordon, puis la Canadian International Paper) aménagèrent dans le secteur circonscrit par les rues Labelle, Beattie et des Pins un petit hameau qui comprenait des résidences pour les cadres, une église et une école protestantes, un *club-house*, un court de tennis, des écuries, le bureau et une banque. Saint-Jovite Station constitua jusque dans les années 1950 une petite enclave anglo-protestante distincte du reste du village.

Le pont Prud'homme

Le pont Prud'homme, pont couvert sur la rivière du Diable, situé à l'ouest de la route 327, à l'extrémité sud du territoire de Mont-Tremblant.

COMPLÉMENTS AUDIOVISUELS

Les œuvres *Un homme et son péché* et *Les Belles Histoires des Pays d'en haut* de Claude-Henri Grignon s'inspirent de la vie des pionniers du Nord au temps de la colonisation et ont été diffusées par la Société Radio-Canada d'abord sous forme de radiroman, pendant 24 ans, puis à la télévision, de 1956 à 1970.

Extrait de *Dessine-moi un dimanche*, Ici Radio-Canada, 5 octobre 2014

[http://ici.radio-canada.ca/emissions/dessine_moi_un_dimanche/2014-2015/chronique.asp?idChronique=351165]

Épisodes ou extraits suggérés des *Belles Histoires des Pays d'en haut*, de Claude-Henri Grignon (production Société Radio-Canada)

La terre de Bidou (épisode diffusé le 30 septembre 1963)

[<https://www.youtube.com/watch?v=TSUj63mfKvk>]

Alexis joue toujours à cache-cache (épisode diffusé le 5 octobre 1959)

[<https://www.youtube.com/watch?v=3Bk--nan5il>]

L'assemblée politique (épisode diffusé le 8 octobre 1956)

[<https://www.youtube.com/watch?v=31B4IUFsF74&index=2&list=PLOQolgUSHOBPe-6tFbQ7WZfTsa7G3z4xz>]

Le combat du curé Labelle et de Séraphin (date de diffusion inconnue)

[<https://www.youtube.com/watch?v=QwR19dxRD9w>]

Le roi du Nord (Curé Labelle), Productions Acouphène

Chanson inspirée de l'histoire du curé Labelle

[<https://www.youtube.com/watch?v=NRHTmxDMPKM>]

Notice biographique du curé Labelle (diocèse de Saint-Jérôme)

[<http://diocesestj.ca/wp-content/uploads/2011/09/Cur%C3%A9-Labelle1.pdf>]

Le métier de bûcheron et de draveur (Association forestière des deux rives)

[<http://www.metiersforetbois.af2r.org/metiers-dautrefois/draveur>]

La drave, un film de Raymond Garceau, 1957, 20 min 28 s, ONF

[<https://www.onf.ca/film/drave>]

Le pont Prud'homme

[<http://www.pontscouverts.com/VideosMP/Prudhomme.html>]

Les histoires oubliées, production Vic Pelletier inc., émission *Le cœur des Laurentides* (en location)

[<http://www.histoiresoubliees.ca/histoire/le-coeur-des-laurentides>]

ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE

Titre de l'activité : D'où viens-tu?

Objectif pédagogique : construire sa représentation de l'espace, du temps et de la société en se familiarisant avec la collecte de données et avec la technique de construction et d'interprétation d'une ligne du temps.

Description de l'activité

L'élève est invité à reconstituer son ascendance, par la lignée maternelle, paternelle ou par les deux lignées, en remontant le plus loin possible, idéalement jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle. Pour ce faire, il interroge ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents et indique l'année de naissance et, le cas échéant, l'année de décès de chaque personne. Si l'élève ne dispose pas des renseignements nécessaires pour remonter jusqu'à la période de la colonisation, il peut imaginer le nom de ses ancêtres ainsi que leurs années de naissance et de décès.

Une fois qu'il a recueilli l'information, il crée un mini-arbre généalogique, qu'il peut agrémenter de photos. Cette généalogie peut également être rapportée sur une ligne du temps ou frise chronologique afin de jumeler les périodes historiques abordées dans chacun des thèmes du guide et la vie de l'une ou l'autre des personnes qui précèdent l'enfant dans la lignée familiale.

Matériel didactique suggéré

Canevas ou application informatique pour la création d'un arbre généalogique ou d'une ligne du temps que l'on peut trouver sur Internet, par exemple :

- Récit de l'univers social : www.recitus.qc.ca;
- Time Rime : www.timerime.com;
- Dipity : www.dipity.com.